

Girl Power avant l'heure

Par Elyse Sardo

On m'a souvent parlé de cette ancêtre. On m'en a tellement vanté les mérites, qu'elle en est devenue mystique. À défaut de l'avoir connue, j'essaye parfois de m'imaginer à quoi elle pouvait ressembler, à quoi elle passait ses journées et ce qu'elle pouvait bien penser...

Londres, 21 juin 1908.

15h30. Il ne lui restait plus que deux heures pour se préparer, trouver un alibi pour son mari et filer en douce jusqu'au point de rendez-vous. Bien entendu, ce n'était pas la première fois qu'elle se retrouvait dans cette situation, mais à chaque fois, elle ressentait la même sensation. Un mélange de peur et d'excitation.

Elle appela Avery, sa femme de chambre, afin qu'elle l'aide à se préparer. Celle-ci lui tendit son corset. Elle détestait cet accessoire dont les femmes ne pouvaient se passer pour paraître en public. L'idée de le porter par ces débuts de chaleur du mois de juin, lui donnait déjà envie de suffoquer. Vinrent ensuite les bas, la jupe culotte, longueur cheville exige, la veste assortie, les gants et la touche finale, le chapeau. Se coiffer était ce qu'elle préférait, elle se permettait même parfois quelques extravagances. Mais ce jour-là, elle choisit une simple coiffe blanche à larges bords, décorée d'un ruban noir en satin. Un cadeau de son mari.

Elle pensa à ce dernier. C'était un homme cultivé, à cheval sur les principes et les valeurs bourgeoises de ce début de XXe siècle. Il était un employé de banque irréprochable et possédait la confiance de son entourage, ce qui lui avait permis de gravir les échelons. Lui et sa femme avaient ainsi pu s'installer confortablement dans une demeure édouardienne, située dans le quartier chic de South Kensington.

S'il avait su ce dans quoi sa femme s'engageait...mais il n'y avait pas de raison qu'il soit au courant, espéra-t-elle.

16h15. Il était temps qu'elle descende. Son mari devait être dans le salon. Elle avait vu juste. Il était assis près de la cheminée éteinte et était plongé dans un manuel d'économie. Elle l'observa. C'était un homme élégant, certes, mais sans pour autant être beau. Il avait de petits yeux noirs qui lui donnaient sans cesse un air inflexible. Le craquement du parquet, quand sa femme entra dans la pièce, l'arracha à sa lecture.

- M. Cunningham nous invitent à prendre le thé demain, lança-t-il promptement.

Elle fit mine de prendre un air réjoui.

- Quelle bonne nouvelle, à quelle occasion?
- Les affaires...tu pourras discuter avec sa femme pendant ce temps.

Elle acquiesça et lui fit savoir qu'elle leur ferait parvenir une lettre de remerciement. Croyant que la conversation était close, elle se dirigea vers le hall d'entrée. Mais son mari le remarqua.

- Tu sors? Lui demanda-t-il, intrigué.
- Oui, je compte me rendre du côté de Mayfair afin de m'acheter quelques rubans. J'en profiterai pour m'en procurer de nouveaux pour ce thé demain.

Elle avait du mal à cacher son anxiété, mais afin que ça paraisse plus naturel, elle précisa que son amie de longue date, Mary Elliot, l'accompagnait. Son mari, apparemment satisfait de cette réponse, lui souhaita alors une bonne après-midi et se replongea dans son manuel.

Elle se dépêcha d'enfiler son manteau et ses bottes. La pression redescendait enfin.

- Je ne vous accompagne pas alors aujourd'hui, Madame? Se pressa Avery.
- Non, mais assure-toi de me faire parvenir de nouveaux rubans avant mon retour.

Cette réponse fut déconcertante pour la femme de chambre, mais elle ne posa plus de questions et se retira.

16h45. Il était grand temps de se mettre en marche, se dit-elle. Hyde Park n'était pas très loin de son domicile, mais mieux valait ne pas arriver en retard. Sur le chemin, elle hésita un instant à s'y rendre. Elle savait que si ce secret venait à se savoir, sa réputation serait mise en péril. On la considérerait comme une épouse et une mère de famille irresponsable. Mais c'était justement pour ses enfants qu'elle le faisait. Pour sa fille en particulier. Elle ne voulait pas qu'elle évolue dans le monde patriarcal dans lequel elle avait grandi. Elle voulait que l'adolescente puisse exprimer librement son opinion sans subir les regards désapprobateurs d'une société qui considérait la femme comme incapable de penser par elle-même. Elle était prête à sacrifier n'importe quoi pour ça.

Sa première pensée la quitta aussitôt. Elle était désormais déterminée.

17h. Quand elle arriva sur place, une foule s'était déjà formée. Elle parvint tout de même à reconnaître son amie Mary au loin. Cette dernière avait leur banderole dans les mains, comme elle l'avait espéré. Une simple bannière blanche, mais dont le message écrit en noir signifiait beaucoup: « Votes for Women ».

Elle s'appelait Lauren Evans, 43 ans, suffragette, mais femme avant tout.